

Fix ME

un film de
Raed Andoni



Sophie Dulac Distribution présente
une coproduction Dar Films, Arte France Cinéma, Akka Films,
Rouge International, Les Films de Zayna



Fix ME

un film de
Raed Andoni

SORTIE LE 17 NOVEMBRE 2010

France / Palestine / Suisse - 2010 - 1h38 - 1.85 - Dolby SRD - 121 390

Sophie Dulac Distribution
Michel Zana
16, rue Christophe Colomb. 75008 Paris
Tel : 01 44 43 46 00
Fax : 01 47 23 08 02
mzana@sddistribution.fr

PROMOTION / PROGRAMMATION
Eric Vicente : 01 44 43 46 05
evicente@sddistribution.fr

PROGRAMMATION PROVINCE PERIPHERIE
Olivier Depecker : 01 44 43 46 04
odepecker@sddistribution.fr

PROMOTION
Vincent Marti : 01 44 43 46 03
vmarti@sddistribution.fr

PRESSE
Agnes Chabot
Tel : 01 44 41 13 48
agnes.chabot@free.fr

STOCK PUBLICITE
Distribution Service à Sarcelles
Tel : 01 34 29 44 00
Fax : 01 39 94 11 48

STOCK COPIES
DS Sarcelles (GRP, Nord, Est), DS Lyon,
DS Marseille, CAMC Bordeaux

Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.sddistribution.fr

SYNOPSIS



Raed, auteur réalisateur, sorte de cousin palestinien de Woody Allen, a mal à la tête, au sens propre comme au figuré. Cela l'empêche de travailler.

Armé d'humour et d'une certaine ironie, il interroge alors sa place dans la société palestinienne.

Au risque de déconcerter sa propre famille et ses vieux amis, il décide de se faire soigner et de filmer sa psychothérapie...



ENTRETIEN RAED ANDONI



Quel est selon vous le sujet de Fix Me ? La Palestine ou vous-même ?

Je ne peux pas séparer les deux : si je devais me définir, ce serait en tant qu'être humain, cinéaste né dans un pays spécifique vivant une situation particulière... Il est impossible de faire un film sur quelqu'un sans impliquer son environnement. Je crois que Fix ME est avant tout un film très personnel. Or, la Palestine est un élément intrinsèque de ma personnalité ; c'est un état de fait contre lequel je ne peux rien.

Pourquoi avoir choisi de vous filmer ?

Pour plusieurs raisons. En toute honnêteté, la première est d'ordre pratique. Le concept même de Fix ME rendait très difficile de trouver un comédien ou un protagoniste à qui j'aurais pu demander l'intimité nécessaire. Et j'étais autant excité qu'effrayé par le challenge de me filmer pendant que je vivais l'expérience particulière qu'est une thérapie, Fix ME m'intéressait parce qu'il me permettait de faire dialoguer ma part de réalisateur et les autres parties de moi-même, de les faire interagir, de les connecter. Comment alors filmer quelqu'un d'autre ?

Est-ce que vous vous étiez fixé des limites dans ce que vous pouviez montrer ?

Dans une certaine mesure, c'est au montage que s'est vraiment posée la question de savoir ce qui était montrable ou pas. J'avais tellement de matériel, entre les vingt heures de thérapie filmée et les séquences avec les autres protagonistes... Mais je n'ai pas pensé en termes de morale. Avec Tina Baz, qui a monté le film, nous avons plus été portés par notre besoin de sentir que chaque protagoniste trouvait la bonne place dans le film. Cela dit, des limites ont été inconsciemment dictées par mes principes, mon éthique de documentariste : conserver, quoi qu'il arrive une forme de respect vis-à-vis des autres personnes que je filmais ; parce qu'il est nécessaire à l'épanouissement de toute relation. Et c'est par cet épanouissement que l'on peut la rendre enrichissante. J'ai senti que je me frottai à ces limites, par exemple avec Omar, l'électricien, quand je lui explique que je doute de la manière dont il lutte contre son cancer.

Avez-vous été tenté de pratiquer une autocensure à votre égard pendant le montage ?

Pas vraiment. D'autant plus qu'en découvrant les rushes, j'ai plutôt eu de bonnes surprises, si on considère que pendant le tournage, il était fondamental que je reste moi-même, que mes réactions soient celles d'un patient en thérapie et non celle d'un réalisateur en train de penser sa mise en scène. Un an avant de tourner Fix ME, j'ai rencontré via un ami commun, un médecin diplômé en psychologie. Je lui ai demandé si je pouvais filmer quelques séances, afin de voir ce qu'il pouvait en ressortir à l'image. La caméra était placée dans le cabinet et le résultat n'était pas probant. Cela m'a forcé à me mettre en condition pour Fix ME et à repenser le dispositif en plaçant la caméra derrière un miroir sans tain. Pendant le tournage, il était hors de question que j'interrompe le déroulement des sessions pour communiquer avec mon équipe ou faire une autre prise. En fait, ces scènes-là ont été tournées à l'aveugle : je n'avais comme appuis que le concept du film et le travail préparatoire. En me confrontant à moi-même, la thérapie m'a amené à des réactions que je n'aurais pas pu anticiper.

Dans quelle mesure Fix ME a-t-il contribué à faire progresser votre thérapie ? Une fois achevé, qu'est-ce que le film vous a appris de plus sur vous-même que ces sessions ?

Au-delà du film en soi et des séances de thérapie, l'expérience personnelle qu'il m'a fait vivre était profondément intense, car au montage, il fallait que je redevienne un réalisateur. Que je puisse être capable de me voir comme un étranger, comme un personnage. Et donc forcément de l'analyser, de le comprendre, pour pouvoir m'y connecter. De fait, je ne suis plus la même personne qu'avant Fix ME. Ne serait-ce que parce que cet effet miroir m'a permis d'acquérir de nouvelles connaissances sur moi-même. Je connais désormais ma colère, et sais mieux la contrôler. Ça ne veut pas dire que j'ai trouvé des solutions à mes problèmes avec ce film, mais quelques palliatifs. Ça m'a confirmé dans l'idée que je me fais d'une thérapie : ce n'est pas un moyen de prendre de la distance avec ce qui pèse sur notre inconscient, mais de trouver la route qui mène à leur compréhension et leur acceptation.



L'autre partie, évidente, de cette question est de savoir ce que Fix ME vous a appris sur l'identité palestinienne...

Je ne le formulerais pas tout à fait en ces termes. Disons que désormais, je suis moins attaché à mon point de vue sur ce sujet et plus capable d'accepter celui des autres, puisqu'ils sont de toutes façons l'expression d'une vérité, même si elle est propre à celui qui l'émet. Je ne partage pas forcément ces opinions, mais elles permettent d'élargir mon champ de réflexion, de trouver une sorte d'équilibre, et par la même de relativiser mes interrogations. Jusque-là, comme beaucoup de Palestiniens, mon mode de pensée vis-à-vis de ce pays était comme un système de défense. J'ai décidé de l'ouvrir, même s'il y a un risque que cela ouvre une boîte de Pandore, dont on ne sait pas ce qui peut en sortir, en bien comme en mal. Ceci explique d'ailleurs pourquoi il est très rare que des Palestiniens entrent en thérapie.

Fix ME aurait pu se dérouler uniquement entre vous et votre thérapeute. Comment avez-vous choisi les autres « personnages » ?

Je connais très bien ces personnes. Elles sont toutes liées à ma vie que ce soit par mon passé ou mon présent. Omar est vraiment l'électricien qui travaille chez moi et dans mes bureaux depuis des années. Au fil du temps, on s'est lancé dans des conversations. Je connaissais déjà son histoire. Pareil pour l'ancien prisonnier : nous avons partagé la même cellule. Ça ne pouvait qu'avoir un impact sur le film : l'affect de leurs parcours sur moi ne pouvait que s'exprimer dans la manière dont je les filme. Encore plus quand, dans le second cas, le moment où je l'ai filmé correspond à la première fois où je le revoyais depuis la prison. Les autres, pour la plupart, sont des membres de ma famille : ma mère, mon neveu, ma belle-sœur... Leurs histoires sont forcément rattachées à la mienne. Je n'ai jamais voulu les utiliser comme des éléments parallèles ou extérieurs à la ligne directrice de Fix ME, mais plutôt comme un contraste. Sans elles, j'aurais été Dieu (rires). J'ai bien sûr un ego, mais je ne voulais pas d'un film égocentré.

D'accord, mais c'est par eux que Fix ME évoque plus précisément la société palestinienne...

Oui, mais ils ne me servent pas de déclaration d'intention ou démonstration à propos de la Palestine. Plutôt à élargir un faisceau d'interrogations sur le rapport à l'identité, l'individualité dans un collectif, les forces et les faiblesses du personnage principal. Pour être clair, ce film suit un être humain qui s'avère être un Palestinien. Parce que c'est ainsi que je me caractérise. Faire entrer, au travers d'autres personnes, la réalité, le quotidien, les contradictions de cette société, tenait de la logique, puisqu'ils sont des composantes de mon identité.



L'un de ces personnages, votre neveu, semble néanmoins avoir une place plus prépondérante. Parce qu'il représente, à un certain niveau, le futur de votre pays, et par ricochet, de votre histoire ?

En fait, il représente surtout ce que j'étais à vingt ans. Je me revois à cet âge à travers lui. J'avais les mêmes rêves, les mêmes envies de changer le monde. Et je suis allé en prison à cause d'eux... Mais je crois qu'un Américain de vingt ans, qu'il soit de ma génération ou de la sienne, ressent les mêmes choses, vit les mêmes frustrations... Je ne sais pas du coup, si mon neveu dans le film porte en lui des espoirs ou du désespoir.

À la suite de la présentation de Fix ME dans divers festivals, il a été décrit comme une comédie. Est-ce que cette étiquette vous convient ?

Je n'aurais pas supporté que Fix ME soit déprimant. De là à dire que c'est une comédie... Ce film parle de choses très sérieuses tout en reflétant un état d'esprit très caractéristique de cette partie du monde. De la Palestine à l'Égypte, l'humour fait partie de la vie, parce qu'il permet de supporter la réalité. Plus une situation est tragique plus en rire devient une manière de rester digne. En tant qu'être humain, Palestinien, cinéaste, j'ai grandi avec cette

notion fondamentale de dignité. Les Palestiniens ont beau souffrir, ils préféreront toujours essayer de relativiser plutôt que de se laisser abattre. Inclure ce mode de pensée dans Fix ME est sans doute ma contribution à une lutte contre cette réalité tellement négative. Elle finira par changer, mais la vraie question est : quand ?

Je suppose que vous avez montré Fix ME à votre famille et à votre thérapeute. Des deux, quelle réaction appréhendez-vous le plus ?

Celle de mon psy, bien plus que celle de ma famille. Parce que je sais qu'avec les membres de ma famille, notre relation ne changera pas. Ils préfèrent rire de tout ça. Ma mère est très contente, parce qu'à la projection publique où elle a vu le film, les gens riaient dès qu'elle était à l'écran. Résultat : elle dit que je devrais la payer pour ça (rires) !... Il n'y a qu'avec mon neveu qu'on prolonge la discussion. C'est totalement différent avec mon thérapeute : il a même monté une projection, à laquelle il m'a interdit d'assister, où il avait invité cent cinquante psys et travailleurs sociaux, et organisé ensuite un débat et un atelier de réflexion. Je suis retourné en Palestine le mois dernier, et on a enfin eu la chance de parler en dehors de son cabinet. Sa réaction m'a soulagé, parce que je craignais vraiment qu'il soit mécontent de comment il apparaît dans le film ; j'avais peur que mon travail formel de réalisateur ait pris le dessus, et gommé l'aspect psychologique. Il m'a dit que, lui comme ceux qu'il avait conviés à sa projection, étaient ravis du film comme des questions qu'il avait fait naître pendant leur atelier.

Avez-vous une appréhension particulière concernant les réactions d'un public étranger, non-palestinien ?

Je reviens du festival de Gindou ; le film a été montré à Sundance, à Dubaï, à Cannes... Évidemment, il faut prendre en compte des facteurs culturels propres à chaque public, que je ne peux pas vraiment analyser, mais j'ai constaté que les gens qui étaient les plus sensibles à Fix ME sont ceux qui sont dans une phase de questionnement. Pas tant sur la situation au Moyen-Orient que d'ordre existentiel. Pour autant, des gens très divers ont apprécié Fix ME pour des raisons très différentes, adoptant tel ou tel niveau de lecture du film. À Sundance, un jeune acteur canadien s'est jeté sur moi en jurant que Fix ME parlait de lui, il m'a demandé si je pouvais lui prêter une copie pour qu'il puisse montrer le film à sa famille, parce qu'il était convaincu que ça les forcerait à ouvrir les yeux sur eux-mêmes. Ça n'a donc rien à voir avec une question de racine ou d'identité, mais avec une interrogation qui est universelle : comment faire partie d'une société tout en pouvant y construire sa propre individualité ? La seule différence est qu'on se pose beaucoup plus cette question en Palestine qu'ailleurs...

Le meilleur moyen de toucher à l'universalité au cinéma est la fiction. Pourriez-vous imaginer qu'un remake de Fix ME soit réalisé sous cet angle ?

J'adorerais ça !!! Ça permettrait une telle liberté de ton et de traitement. Mais ce qui rend ce film si unique, c'est qu'il est documentaire. Aujourd'hui, j'ai une relation particulière à Fix ME : il a sa propre vie en tant que film, j'arrive à m'en détacher. Mais quand je l'ai tourné, j'étais comme dans la position d'un handicapé : pouvez-vous imaginer un réalisateur qui est obsédé par l'idée de contrôle sur les choses et qui se retrouve assis dans une salle de

thérapie à devoir attendre qu'un psy lui pose des questions et n'a que le droit d'y réagir le plus naturellement possible, alors que sa seule envie est de vérifier si la caméra est bien placée ?

Tous les sujets que vous abordez dans Fix ME peuvent être débattus sans fin. Avez-vous envisagé que ce film puisse être la première partie d'un cycle ? Que vous pourriez lui donner suite ?

Non. En revanche, le prochain film que je vais réaliser est né de questions que j'ai commencé à me poser pendant que je tournais Fix ME. Il y sera justement question de contrôle. Au-delà de ce dont on parlait tout à l'heure, Fix ME m'a fait réaliser une chose : je suis né en 1967, l'année où l'occupation a commencé à l'issue de la guerre des six jours. Ma vie a donc démarré sous l'égide d'un contrôle, celui d'un pouvoir étranger. Elle s'est poursuivie sous les mêmes auspices, y compris en prison, le système carcéral ne visant qu'à contrôler votre âme. Je ne sais pas ce qu'il ressortira de tout ça, mais on peut dire que ce film sera une ramification de Fix ME.

Au final, est ce que Fix ME fait, plus qu'une partie de votre processus de thérapie, acte de résilience ?

Absolument. Au fond c'est un film sur le chemin vers la satisfaction, vers la réconciliation avec soi, vers une paix intérieure.

Puisque votre film s'intitule Fix ME (Réparez-moi), diriez-vous que vous l'êtes aujourd'hui ?

(Rires). Au départ, ce titre est une blague : je l'ai choisi parce que je savais que ce film, vu son sujet, pourrait être considéré comme pesant, alors j'ai voulu l'alléger, avec un titre simple. Je l'ai trouvé lors d'une balade en voiture à Bethléem, où je suis tombé devant un garage qui avait inscrit sur son enseigne « We can fix it all » (Nous pouvons tout réparer). Il a été question qu'on lui donne un autre titre en français. J'avais pensé à « Le point de vue du chameau », mais ça a peut-être trop de connotation philosophique...



QUELQUES QUESTIONS À JULIE GAYET

Quel est votre parcours dans la production ?

Ca a commencé comme comédienne! J'ai tourné dans pas mal de premiers long-métrages, que d'une certaine manière il fallait porter... Souvent des films engagés, comme SELECT HOTEL, ou fragiles, comme CLARA ET MOI, pour lesquels parfois je participais à l'écriture du scénario, je mettais les gens en contact, ou mon salaire en participation, j'aidais même parfois à trouver un distributeur, ou encore à faire les ventes internationales à Cannes !

Pour poursuivre dans cette voie, on a monté avec Nadia Turincev, Rouge International, il y a 3 ans. Et en 2007, Nadia a vu Raed Andoni « pitcher » son projet Fix ME au Festival de Locarno. Nous avons tout de suite été séduites par le ton décalé de Raed, son humour, sa vision sur la Palestine, sur le monde, sur les hommes... jamais vu ça ! Nous nous sommes donc lancées avec enthousiasme dans le projet, aux côtés de Dar Films, Akka Films, Les Films de Zayna et Arte France Cinéma.

Et ce fut passionnant de se retrouver « derrière la caméra », d'accompagner Raed à chaque étape... Du montage jusqu'à Dubaï et Sundance où le film était en compétition officielle, puis à Cannes, en sélection à l'ACID, et à présent pour sa sortie en France.

Fix ME est un documentaire, quelle a été la part de la scénarisation ?

Avant le tournage, Raed a travaillé avec Olivier Lorelle (INDIGÈNES, LONDON RIVER). Et très vite plusieurs thématiques se sont dégagées de l'écriture, comme le fait de se sentir différent des autres dans un pays où l'on est obligé de faire partie du groupe. Et aussi cette réflexion, qui me touche beaucoup, sur la position de l'artiste... Ou encore sur le sentiment de faiblesse, dans une région où l'homme se doit d'être fort. Ensuite c'était un vrai choix de prendre une équipe étrangère, suisse en l'occurrence (Fix ME est une production France/Palestine/Suisse, ndlr) pour partir à Ramallah, travailler avec l'équipe palestinienne et filmer la thérapie de Raed : cette équipe ne parlait pas arabe et c'était important que personne ne comprenne ce qui se racontait pendant les séances, car il s'agit d'une réelle thérapie !

Et évidemment, malgré l'écriture, Raed ne savait pas ce qui allait se passer, c'était son premier contact avec la thérapie, car ce n'est vraiment pas quelque chose qui se fait en Palestine. La psychothérapie n'est pas ancrée dans la société là-bas, comme elle peut l'être à New York ou en Argentine. Au final, le film est encore plus émouvant que ce à quoi on s'attendait : il y a une vraie sincérité qui s'en dégage, Raed ne joue pas, il ne triche pas.

Le film parle à un moment de la créativité, qui serait « liée à l'ennui ». Quelle est votre définition de la créativité ?

Dans HUIT FOIS DEBOUT, qu'on a coproduit avec MSVP, il y a une grande tirade de Denis Podalydès qui parle du doute et de la nécessité d'avoir des gens qui doutent dans la société. Alors je dirais que la créativité c'est le doute, c'est se remettre en question et douter sans cesse, car il est parfois nécessaire de regarder le plafond sans bouger. Mais c'est une position très fragile à défendre; c'est pourquoi je suis très fière qu'on ait aidé Fix ME. J'aime beaucoup le doute, et particulièrement le doute de Raed Andoni. Je pense qu'on va monter le syndicat du doute avec Rouge International !



BIOGRAPHIE RAED ANDONI

Né en 1967 en Cisjordanie, Raed Andoni mène un parcours d'autodidacte qui l'associe dès 1997 au développement du cinéma indépendant en Palestine.

Producteur avant de devenir réalisateur, il est le co-fondateur de « Dar Films », une société de production indépendante basée à Ramallah. À travers Dar, il a produit et co-produit plusieurs documentaires primés, tels que **THE INNER TOUR, LIVE FROM PALESTINE** et **INVASION**. Raed Andoni est également le co-fondateur de la société de production parisienne « Les Films de Zayna ».

Son premier documentaire en tant que réalisateur, **IMPROVISATION, SAMIR ET SES FRERES**, dresse un portrait intime des musiciens du Trio Joubran. Produit en association avec Arte, il a reçu le prix « Art et Culture » de la Compétition internationale du documentaire méditerranéen en 2006 et a été présenté dans de nombreux festivals internationaux. Fix ME est son premier long-métrage.

FILMOGRAPHIE

Réalisateur et scénariste

Fix ME - 2010, 98 min.

Une production Dar Films, coproduit avec ARTE France Cinema, Akka Films, Rouge International et Les Films de Zayna, distribué par Sophie Dulac Distribution.

Improvisation, Samir et ses frères - 2005, Digital Beta, 60 min.

Une production Dar Films, en association avec Arte France, YLE Finlande et Sundance Institute.

- Diffusion sur Arte France, YLE TV Finlande, SBS Australie, Yes YV Israël
- Prix du meilleur film dans la catégorie «Art et Culture», compétition internationale du documentaire méditerranéen (CMCA et Rai TV), Italie, 2006.
- Sélections : Locarno 2007 (Open Doors), Ouverture du festival Visions du Réel Nyon 2006, Clôture du festival Docudays - Beyrouth 2005, Ouverture Tunis doc's 2006, Dubaï international film festival 2006, Festival du film de Milan 2005, Clôture de Caravan film festival - Jordanie 2006, Chicago Palestinian film festival 2006.

Producteur

Invasion (Egteyah) de Nizar Hassan, 2003, 60 min, documentaire co-produit avec YLE TV2 Finlande.

- Prix du meilleur film, Festival du film Al- Esmaelia, Egypte 2003

Live from Palestine de Rashid Masharawi, 2002, 60 min, documentaire co-produit avec Arte France et ArticleZ, en coopération avec SBS Australie.

- Diffusion sur Arte France, YLE1 Finlande, Radio Canada TV, TV2 Danemark, ERT Grèce, NHK Japon, TEIEPIU Italie, Worldlink USA...
- Prix spécial du jury, FIPA - France

Tahadi de Nizar Hassan, 2001, 20 min, CM. Documentaire coproduit avec Mashhad productions.

The Inner Tour de Ra'an'an Alexandrovich, 2000, 94 min, LM documentaire co-produit avec Belfilms, la BBC et ZDF.

- Sortie en salle : Etats-Unis
- Diffusion sur BBC Royaume-Uni, ZDF Allemagne, VPRO Pays-Bas, TV2 Danemark, Ch2 Israël.
- Principaux festivals: Sundance film festival 2002 - UTAH / USA, New Film, New Director 2002 - NY / USA, Berlin film festival - Allemagne, IDFA - Pays-Bas.

BIOGRAPHIE ERIK RUG - COMPOSITEUR

Erik Rug, pionnier de la production house en France, est l'un des DJs majeurs de la scène musicale électronique française. Son éclectisme, et sa technique le hissent au tout premier rang de ce qu'on a appelé la French Touch. Il prend pour la première fois les platines dès 1978 (dans la boîte de ses parents à Nancy) et devient rapidement le Dj attitré du mythique club logé dans les sous-sols de l'Olympia au début des années 80, le Rose Bonbon.

Il est l'un des premiers français à aller jouer à Berlin Ouest, dès 1983, au Cri du Chat. Il entame alors une résidence fleuve, six nuits par semaine pendant trois ans, à La Locomotive (Paris) où il rencontre un certain Laurent Garnier avec qui il lance la toute première soirée acid-house en France, la H20.

Associé à Marc Colin (le père du projet musical Nouvelle Vague), il produit sous le nom Dirty Jesus deux titres qui deviendront instantanément des hits underground planétaires (et aujourd'hui devenus cultes) «Cut a Rug EP » (que l'on peut trouver sur la BO de La Vérité si je mens) et « Dont fuck with my shit EP ». Tout au long des années 90, outre ses fréquents sets dans les plus grands clubs mondiaux, il distille son talent sur les ondes radios d'abord sur FG puis, à partir de 1996, sur Radio Nova aux côtés de Deenasty et Gilles Peterson.

Depuis, il a monté son propre label, Les Disques du Telegraph, et s'investit de plus en plus sur des projets musicaux pour le cinéma (récemment pour LES SECRETS de Raja Amari). Il propose pour Fix ME une partition instrumentale loin des carcans de la musique électronique, véritable dialogue en contre-point avec le réalisateur Raed Andoni.



LISTE ARTISTIQUE

Raed ANDONI
Docteur Nasri QUMSIA
Fathi FLEFEL
Yousra ANDONI
Majd ANDONI
Issam ANDONI
Jihan ISAAC - ANDONI
Rand ANDONI
Ramez ANDONI
Ghassan ANDONI
Mohsen SUBHI
Graham DAVIS
Bruce INGLIS
Joshua TALBOT
Mofed AWWAD
Omar DABBOR
Ahmad SAJADIYA
Nasser EL HORANI
Ragheda ANDONI - ISAAC
Shawki ABU FARHA
Bassem AL AJOUZ

LISTE TECHNIQUE

Scénario et Réalisation **Raed ANDONI**
Productrice déléguée **Palmyre BADINIER**
Producteurs **Nicolas WADIMOFF**
Nadia TURINCEV, Julie GAYET
Producteur Exécutif **Saed ANDONI**
Assistants réalisateur **Esmail EL HABBASH**
Ala' ABU GHOUH
Consultant au scénario **Olivier LORELLE**
Consultant scientifique **Dr. Khalil ISSA**
Coach consultant **Saleh BAKRI**
Directeurs de la Photographie **Filip ZUMBRUNN, Aldo MUGNIER**
Opérateurs additionnels **Mathieu CAUVILLE, Hanna ABU SADA**
Assistant Opérateur **Mathieu CAUVILLE**
Gaffer **Mohannad YACOUBI**
Chef Electricien **Nadim HOUSARI**
Ingénieur du Son **Masaki HATSUI**
Preneurs de son **Issa QUMSEYAH, Alla KHOURY**
Issam RISHMAWI, Majd ANDONI
Chef Monteuse **Tina BAZ**
Monteur - Palestine **Saed ANDONI**
Assistant Monteur **Samer QATTA**

Retranscription **Jumana KHALIL**
Samer QATTA
Traduction Rough Cut **Jumana Deebes**
Mahmoud Salaymeh
Chefs Monteur Son **Julien BOURDEAU**
Vincent MONTROBERT
Mixeur **Olivier GOINARD**
Bruitier **Nicolas BECKER**
Enregistrement bruitages **Frédéric ROUAUD**
Consultant DOLBY **Michel MONIER**
Musique originale **Erik RUG**
avec la coopération de **Yousef HBEISCH**
(Yousef Hbeisch - Erik Rug)
«The theme of the camel»
(Erik Rug - Bruno Casties)
«All roads lead to a checkpoint»
(Yousef Hbeisch)
«Ramallah by night»
(Erik Rug - Yousef Hbeisch)
«Melo Ramallah theme»
(Erik Rug)
Musiques enregistrées, arrangées et mixées par **Erik Rug**
au Studio RPRDKT.
Percussions & Bouzouki : **Yousef Hbeisch**
Claviers et programmations : **Erik Rug**
Guitare manouche : **Bruno Casties**

Palestine - Suisse - France
DAR FILMS Production
ARTE France Cinéma
AKKA FILMS
ROUGE INTERNATIONAL
LES FILMS DE ZAYNA
avec le soutien de
l'Office Fédéral de la Culture (DFI) - Suisse
VISIONS SUD EST
et la DDC (Direction du Développement et de la Coopération Suisse)
FONDS SUD CINEMA,
Ministère de la Culture et de la Communication - Le Centre National de la Cinématographie
Ministère des Affaires Etrangères et Européennes - France
En coproduction avec La Télévision Suisse Romande (TSR)

Un film distribué par Sophie Dulac Distribution

